

Mon premier nom a été fabriqué en usine, coulé dans du métal ; il possédait une certaine durabilité. J'ai tâché de l'oublier. J'ai quarante-trois quarante-quatre quarante-cinq quarante-six ans. J'écris ceci en septembre. Je suis né un

Tomas Espedal

Contre l'art
(les carnets)

roman traduit du norvégien
par Terje Sinding

douze novembre sous le signe du Scorpion. On m'a dit que le scorpion, lorsqu'il est menacé et qu'il se trouve acculé, lève son dard et l'enfonce entre les plaques de sa carapace ; le venin est injecté.

“LETTRES SCANDINAVES”
série dirigée par Hege Roel-Rousson

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À la mort de son ex-femme, Tomas Espedal revient sur l'île d'Askøy pour s'occuper de sa fille. Il prend racine dans la vieille maison et hiberne pour écrire et veiller sur l'adolescente avec la ténacité d'un amour devenu presque maternel. Laissant libre cours à l'écriture, il entreprend une plongée dans l'histoire familiale, en quête de repères. Son esprit vagabonde, du passé au présent, et il s'immerge dans des souvenirs qui, souvent, ne sont pas directement les siens mais se nourrissent de ce que sa grand-mère lui racontait autrefois, encore et encore, ajoutant chaque fois un nouveau détail, voire une autre histoire qui venait se nouer à la première comme dans la trame d'une immense tapisserie. Les frontières entre les souvenirs, l'imaginaire, le quotidien et le travail d'écriture s'effacent progressivement au service d'une seule voix : celle du roman.

TOMAS ESPEDAL

Ancien boxeur né en 1961 à Bergen, Tomas Espedal est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages. Lauréat du prestigieux prix Brage en 2011, il a été traduit pour la première fois en France aux éditions Actes Sud en 2012 avec Lettre (une tentative), suivi de Marcher (ou l'art de mener une vie déréglée et poétique).

DU MÊME AUTEUR

LETTRE (UNE TENTATIVE), Actes Sud, 2012.

MARCHER (OU L'ART DE MENER UNE VIE DÉRÉGLÉE ET POÉTIQUE),
Actes Sud, 2012.

Ouvrage traduit avec le concours
de NORLA (Norwegian Literature Abroad)

Titre original :

Imot kunsten (notatbøkene)

© Gyldendal Norsk Forlag AS, Oslo, 2009

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02789-6

TOMAS ESPEDAL

Contre l'art

(les carnets)

roman traduit du norvégien
par Terje Sinding

ACTES SUD

à ma mère

AVRIL

C'est aussi une tâche qui exige du courage : rester.

KRISTIAN LUNDBERG

Mon premier nom a été fabriqué en usine, coulé dans du métal ; il possédait une certaine durabilité. J'ai tâché de l'oublier. J'ai quarante-trois quarante-quatre quarante-cinq quarante-six ans. J'écris ceci en septembre. Je suis né un douze novembre sous le signe du Scorpion. On m'a dit que le scorpion, lorsqu'il est menacé et qu'il se trouve acculé, lève son dard et l'enfonce entre les plaques de sa carapace ; le venin est injecté. Printemps, automne ; l'automne est la saison que je préfère entre toutes, l'été est fini, je peux commencer à travailler, novembre, septembre, le neuf ou le dix-neuf, le vingt-neuf ; je commence à écrire le matin ou le soir. La maison est silencieuse. Je ne suis ni menacé, ni acculé, je lève la main droite et pose la pointe de mon crayon sur le papier ; le venin est expulsé. J'écris. La première phrase, comme si on plantait une aiguille dans la peau, une légère résistance, souple, puis l'aiguille y pénètre, elle s'enfonce et rencontre une veine ; il est nécessaire d'oublier. Mon second nom était plus difficile, plus souple, plus dur, un nom de femme. Il m'a fallu longtemps pour le détruire. Non pas parce qu'il était impénétrable, mais parce qu'il était ancien, il était celui d'un lieu ; je n'y suis jamais allé.

Je suis né dans une ville, le nom appartient à sa périphérie, un nom aride, venté et coriace, il s'est brisé comme un arbre récalcitrant. La première phrase doit être dure comme l'acier. On la forge, on la meule et on la brosse, on la taille et on la polit, un artisanat. Le bruit mécanique de la machine à écrire, comme si, seul dans une usine, on écoutait les voix des absents ; mains oisives, lourdes chaussures qui martèlent le sol sans faire de bruit. La phrase brille. Dure comme l'acier. Nous avons en commun, ma fille et moi, d'avoir perdu notre mère. J'ai perdu ma mère en avril, elle a perdu la sienne en septembre. Je n'ai pas su quoi dire, que faire pour la consoler, les seuls mots que j'ai trouvés, les premiers mots que j'ai prononcés, les voici – comme si j'étais un enfant, comme si aucune différence d'âge nous séparait, comme si je voulais qu'elle me console et que nous puissions nous étreindre dans un deuil partagé, deux semblables, du même âge, comme si, en l'espace de quelques minutes silencieuses, j'avais fait d'elle une adulte, ma future compagne, mon espérance ; en les entendant elle s'est détournée, furieuse et effrayée, ce n'était pas une consolation – les premiers mots que j'ai prononcés, les voici : nous n'avons plus de mère.

Ma fille a quinze ans et elle ne connaît pas son père. On pourrait dire qu'il y a un homme qui écrit des livres, et un homme entièrement différent qui est son père. Depuis qu'elle a perdu sa mère, je fais tout mon possible pour être un bon père. J'ai aussi essayé d'être une sorte de mère, c'était une grossière erreur que j'ai commise avec beaucoup d'énergie et une volonté inflexible ; j'ai cessé d'écrire, cessé de voyager, j'ai mis fin à quelques amitiés et je me suis installé dans mon nouveau foyer telle une mère. Je ne

quittais que rarement la maison. Je restais là, à ranger et à nettoyer, je n'arrêtais pas de laver, les chambres, les draps, ses vêtements. Je faisais le dîner et le petit-déjeuner, je lui préparais une gamelle pour l'école. Des repas à heures fixes. Des vêtements propres. Toujours quelqu'un à la maison, matin et soir. Ça me plaisait beaucoup, plus que je ne l'aurais cru ; j'adorais faire les courses, cuisiner, ranger, laver le linge, le mettre à sécher sur le fil, ça me faisait du bien. Mais l'enfant n'était pas contente ; non seulement sa mère lui manquait, mais son père aussi. Un jour elle a dit : Pourquoi tu es tout le temps à la maison ? Pourquoi tu ne peux pas me laisser tranquille, me laisser seule, rien qu'un jour, pourquoi tu ne t'en vas pas ?

Je suis allé en ville.

À contrecœur je suis allé en ville, pour faire quoi ?

Pour passer le temps j'ai erré dans les rues, deux, trois, quatre heures, puis je suis rentré. Je voulais être à la maison, avec ma fille. Elle avait besoin d'un père et elle s'est retrouvée avec un homme brisé par le chagrin, il a cru qu'il allait perdre la raison, devenir fou, il a cru qu'il allait mourir, tomber malade, il a cru qu'il allait tout perdre, la maison, l'enfant, il était certain qu'un malheur allait arriver. Il l'attendait, mais le malheur n'est pas arrivé. J'attendais un malheur, mais le malheur n'est pas arrivé, pas dans notre maison. Le voisin a fait une crise cardiaque, il s'est écroulé devant sa porte. Le nid d'oiseau du jardin a été pillé par un rapace, il l'a fait tomber de l'arbre, il a cassé les œufs et dévoré les poussins, puis il s'est envolé. Des malheurs arrivaient sans cesse, tout le temps, partout, mais pas dans notre maison. Notre maison était à l'abri, la paix y régnait. Et

dans cette paix, dans cette attente, je me suis mis à écrire. Chaque matin, quand ma fille était à l'école, je m'installais à mon bureau. Dans la maison régnait un silence blanc, gris. Il me faisait peur, je n'étais pas habitué au silence ; dans l'attente du malheur, je l'avais chassé à force de laver et de ranger, mais maintenant il était là, il est arrivé comme un bonheur soudain et inattendu. Le silence a pris possession de la maison, au bout de quelques semaines il a commencé à faire partie de moi, il s'est installé dans ce que j'écrivais.

Comme de la neige. Une neige blanche, grise, après un long été et un automne chaud. Vent, pluie et soudain neige, la première neige. Sautant de gauche à droite dans le jardin, les corneilles tracent des mots dans la neige ; petits gribouillis noirs, dessinés à la hâte, les oiseaux écrivent, rapidement et avec précision, ils écrivent : l'hiver arrive.

Les roses se figent.

Blanches, couvertes de givre.

Elles n'ont pas eu le temps de se faner, elles semblent figées dans leur mort, prises dans le gel contre le mur blanc de la maison, attachées contre le mur par des fils de laine rouge ; attachées, figées, forcées à rester là telles des bouches congelées grandes ouvertes dans le noir.

Le matin, brouillard. Il s'évanouit, reste suspendu comme des traces d'eau dans les froissures des pétales de rose, les cheveux mouillés attachés en queue de cheval serrés si fort dans la main que tu cries le silence du dehors, viens. L'hiver arrive, de nouveau trop tôt, et la neige fond le brouillard se dissipe le soleil perce le feuillage blanc et darde les pétales de rose gelés qui se referment trop tard et se fanent.